

Chapitre 1 . *Restitutio*

Les humanistes et les langues

Orateur ou grammairien. Ces titres revendiqués par les humanistes mettent l'accent sur ce qui fonde leur démarche ; la maîtrise des langues et notamment de celles qui sont parées des plus belles qualités et qui contiennent les savoirs, le latin, le grec, voire l'hébreu. Dans l'idéal, plus que dans la pratique, l'humaniste accompli se revendique *homo trilinguis*. Il s'accompagne d'un certain mépris pour ceux qui les ignorent ou les parlent mal. À la fin du XV^e siècle, l'Espagnol Juan de Lucena estime que « celui qui ne sait le latin est un âne à deux pieds ».

Pourtant la réflexion sur le langage se porte aussi sur toutes les langues vernaculaires, qui sont alors entre 40 et 70 en Europe. Si certaines entament un déclin irréversible, comme le cornic de Cornouaille anglaise ou le frison, dont la dernière trace écrite date de 1573, d'autres gagnent définitivement leur noblesse à cette époque et connaissent des processus de codification qui en font des langues écrites aptes à dire et à saisir le monde, au même titre que les trois langues antiques et sacrées.

Certes, les imprimeurs et les traducteurs protestants de la Bible en langue vernaculaire ont joué un rôle dans cette consécration. Mais les humanistes aussi. Nebrija est à la fois l'auteur des *Introductiones latinae* (1481) et de l'*Arte de la gramatica castellana*. Du reste, certains imprimeurs comme Les Estienne ou Aldo Manuzio, comme certains traducteurs réformés, tel Calvin, ont une formation humaniste. Il faut se demander pourquoi il revient à des hommes férus de langues anciennes, d'ennoblir et de légitimer définitivement l'usage des langues vulgaires et pourquoi il revient aussi aux Européens d'avoir entrepris d'inventorier et même de grammaticiser la tour de Babel ; de transcrire en alphabet la littérature précolombienne, de codifier les langues de ces civilisations amérindiennes dont ils vont détruire en même temps les livres.

Les humanités jouent ici un rôle capital dans la mesure où elles véhiculent une réflexion sur la langue et proposent de solides moyens de théorisation grammaticale fondée sur les langues anciennes qui, dès l'Antiquité, ont été mises en grammaire. L'imprimerie pose aussi la nécessité d'une codification plus grande et uniforme des règles de la syntaxe et de l'orthographe.

■ ■ I. *Homo loquens*

Les humanistes n'ont pas seulement cultivé les langues par simple virtuosité, afin de se distinguer socialement, mais parce que le langage est au cœur de l'identité humaine. Le rapport aux autres comme le rapport aux choses passent par les mots.

1. Langage et humanité

Dans son *Dialoguo delle lingue*, Sperone Speroni prête à l'un des interlocuteurs, Lazzari Bonamico, professeur à Padoue, cette réflexion que partagent bien d'autres lettrés : « Nous nous écartons principalement des bêtes sauvages par les paroles et l'écrit que nous nous communiquons... Par conséquent, quiconque aspire à être homme parfaitement doit mettre toute son étude à tâcher de parler et écrire parfaitement ».

~ L'humaniste portugais André de Résende prononce cette *oratio* devant les étudiants le Lisbonne en 1534

« Doués ou non pour l'éloquence, tous auraient intérêt à travailler pour devenir soit plus habiles à parler, soit moins impropres à le faire. Personne en effet n'a renoncé à sa qualité d'homme et ne s'est mis au rang des bêtes brutes au point de ne pas se défaire de sa gaucherie en pratiquant cet art qui aiguise la langue, donne l'expression souhaitée à la physionomie, règle les gestes, trouve les mots à dire et la place où ils sont souhaitables, supprime les expressions regrettables, tempère les mots passionnés : cela est si vrai que nous voyons même les brutes être apprivoisées et perdre leur nature sauvage sous l'effet du dressage. Laissons cependant ce destin à ceux qui lorsqu'on leur demande pourquoi ils n'ont pas appris la rhétorique, ont coutume de répondre : "je suis chrétien, non cicéronien". Comme si s'exprimer avec élégance était contraire à la religion ».

Trad Odette Sauvage. *Itinéraire d'André de Résende*, p. 121.

Alors, certes, à la fin du XVI^e siècle, Claude Duret dans son *Trésor de la langue* achèvera son inventaire des langues par celle des animaux. Mais la parole et l'écriture sont bien la propriété des hommes. Est pleinement homme celui qui parle et écrit bien. Les peuples sans écriture ne perdent cependant pas leur humanité, car nombre de voyageurs se laissent séduire par l'éloquence verbale des Indiens. Lorsque le dominicain Domenico de Santo Tomas publie à Valladolid en 1560 sa *grammatica o arte de la lengua general de los reynos del Peru* puis son *Lexicon de la lengua general del*

Peru, offert à Philippe II, c'est pour montrer, après Francisco de Vitoria, que les Indiens ont une langue, et ne sont donc pas des bêtes ou des sauvages sans loi ; il faut leur reconnaître le *jus gentium*, le droit des gens. Cette grammaire indienne rédigée en espagnol, pour les Espagnols, et publiée en Espagne est un moyen de défense de l'humanité indienne.

Homo loquens donc. L'humanisme a valorisé l'éloquence et la rhétorique en se plongeant dans Cicéron ou Quintilien, mais aussi dans les Pères de l'Église, comme Lactance, saint Jérôme, et saint Augustin, qui savaient la puissance du verbe. Ne s'est-il pas fait chair ? Pour tous, il est évident qu'on ne peut pas bien penser en parlant mal. La vérité est affaire non seulement de démonstration dialectique, mais aussi de didactisme et de persuasion. Qu'il s'agisse d'affaires publiques ou privées, aucune dimension de la vie n'échappe à la communication. Une langue bien maîtrisée recèle la puissance d'émouvoir, de convaincre et de transformer interlocuteurs et auditeurs. La méthode (*ratio*), est inséparable de l'éloquence (*oratio*). Le bon usage de la *ratio*, c'est l'*oratio* car l'éloquence est l'art de discuter de façon probable et probante.

Convaincre nécessite d'utiliser une langue qui est compréhensible par tous, une langue de communication. Non pas une langue technique d'école, celle des scolastiques, car les savoirs ne sont pas le monopole des scolastiques. Les humanistes accusent ceux-ci, que Vivès qualifie en 1519 de pseudodialecticiens, d'avoir forgé un latin pour techniciens : langue artificielle pour concepts artificiels. Cette dégénérescence sophistique du latin dans les ratiocinations oiseuses de la dialectique a produit une langue occulte d'hommes obscurs. Il faut repartir du sens commun et historique des mots forgés par la coutume et le bon usage littéraire, *consuetudo loquendi*, afin de se réapproprier le sens des textes antiques, l'adéquation précise (*elegantia*) des mots aux choses, et enfin rétablir la communication et la communauté. Seule éclaire le monde une langue pure, transparente et élégante, à la fois convenable et convenant aux réalités qu'elle désigne. Argument auquel les scolastiques rétorquent que le latin des humanistes, pour s'être affranchi de la logique et de la dialectique, n'est en fait qu'un latin de sophistes. Chacun accuse l'autre d'être tombé dans le sophisme et l'élitisme hermétique.

Puisque le langage est le propre de cet animal social et politique qu'est l'homme, son apprentissage est au cœur de la formation. *L'art oratoire* de Quintilien n'est pas seulement un traité d'éloquence, mais aussi un traité d'éducation. Perfectionner les facultés linguistiques d'un enfant consiste à perfectionner son humanité. Maîtriser la langue permet de se connaître soi-même et de se doter des moyens de connaître le monde. L'apprentissage linguistique est inséparable d'un processus de civilisation des mœurs.

Mais pas plus qu'on ne peut bien penser en parlant mal, on ne peut pas non plus bien vivre. Ce faisant, la question de la langue touche à la communauté et à la politique.

2. Langue et pouvoir

La parole est au cœur du politique, qu'il s'agisse de plaider la défense des libertés dans des assemblées délibératives, de stimuler ou de justifier l'action d'un potentat, ou de publier la gloire du prince, d'une ville, ou d'un individu.

Pourtant l'espace politique et l'espace linguistique sont encore loin de se superposer à la Renaissance ; ainsi en Italie ou en Germanie. Pour le franciscain Thomas Murner, la langue ne fait pas la sujétion politique et seule la providence divine justifie que la rive gauche du Rhin soit sous la tutelle impériale. En revanche, l'humaniste Jakob Wimpheling considère que l'appartenance à l'Empire de cette rive gauche découle de ce qu'elle est peuplée de Germains parlant allemand. La langue est donc à ses yeux un critère de territorialisation comme pour d'autres lettrés. Scaliger note que si les actes publiés à Genève sont en français, les discussions au sénat de la ville se font en savoyard, « preuve (*indicium*) de souveraineté ». D'autres humanistes ont plaidé pour cet impérialisme de la langue. Dans sa célèbre préface des *Élégances latines*, Valla affirme que là où règne le latin, là réside l'empire. S'inspirant de cette remarque, l'humaniste espagnol Nebrija offre en 1492 sa grammaire espagnole à Isabelle la Catholique. La souveraine s'étant interrogée en 1487 sur l'utilité d'un tel projet, Nebrija souligne dans son prologue que la force d'un État et son unité dépendent des qualités de sa langue, bref que *siempre la lengua fue companera del imperio* : la langue a toujours été la compagne de l'empire. L'hégémonie politique castillane passe par l'affirmation du castillan, langue du prince, langue des lois du roi, langue des officiers royaux, langue des sujets d'un empire où le soleil ne se couche jamais. Lorsque, la même année, Colomb arrive en Amérique, la nomination des terres obéit à une logique de prise de possession politique et idéologique. La première île qu'il découvre est baptisée San Salvador, hommage à Dieu. Puis la seconde est nommée Santa Maria de la conception, hommage à la Vierge. Puis viennent les dénominations à caractère politique : Fernandina, Isabelle, Juana. L'affirmation du toscan en Italie ou du portugais face au castillan est aussi inspirée par une volonté politique et patriotique. La *gramatica da lingoagem portuguesa* de Fernao de Oliveira, publiée en 1536, vise à donner au Portugal le moyen d'imposer sa langue dans son empire, comme jadis l'ont fait les Romains. C'est hors d'Europe,

dans ce qu'on n'appelle pas encore des colonies, que l'impérialisme linguistique ibérique est le plus manifeste.

Mais il n'y a pas encore de politique d'hégémonisme linguistique en Europe. Le seul impérialisme linguistique est celui du latin associé au pouvoir universel de l'Église romaine. Le rejet de cette langue dans la liturgie en Bohême au XV^e siècle, puis en Angleterre et en Allemagne et en Suisse réformée au XVI^e siècle, est une manière de signifier la rupture avec Rome. *A contrario*, l'interdiction de l'usage de l'arabe en Espagne par Philippe II en 1562 entend affermir le catholicisme contre les morisques. La langue est alors davantage affaire de religion que de politique. Non que n'existe pas, chez certains dirigeants, la tentation impérialiste d'en imposer une, surtout dans la seconde moitié du XVI^e siècle. L'acte d'union du Pays de Galles avec l'Angleterre de 1536 y impose l'usage de l'anglais, mais en vain. Un officier anglais en Irlande, John Perrot, suggère en 1582 à Elizabeth d'Angleterre d'y « répandre l'anglais et d'éteindre l'irlandais », *for enlarging the english tongue and extinguishing the irish*. Mais même si l'humaniste Arias Montano préconise au duc d'Albe d'imposer en 1570 l'enseignement du castillan dans les écoles de Flandre, le projet reste lettre morte et ni les Flamands ni les Italiens soumis au roi catholique n'abandonnèrent leur langue maternelle. En France, la rédaction des coutumes qui s'engage au XVI^e siècle impose peut-être de trouver une langue homogène pour permettre le fonctionnement judiciaire. Mais le chancelier Michel de L'Hospital explique la raison de cette absence, à la Renaissance, de politique de la langue, dans son *Discours pour la majorité de Charles IX*, lorsqu'il déclare que « la séparation des langues ne fait pas la séparation des royaumes », à la différence de celle des lois et de la foi. Comme en écho, Guillaume Bouchet écrit dans ses *Sérées* (soirées, 1594) : « En un mesme royaume, en une même province, soubz un mesme seigneur, il y a trois ou quatre sortes de langages ».

Les princes s'efforcent moins d'imposer leur langue à leur peuple, qu'à leurs officiers et aux élites, souvent placés en situation de diglossie, avec une langue maternelle et une autre professionnelle, celle de leur province et celle du pouvoir. Ainsi en France, les ordonnances de réformation de la justice de 1490 et 1510 ont imposé l'usage du « langage français ou maternel » dans les procédures judiciaires. Distinction est faite entre ce qui est maternel et ce qui est français. Les coutumes, alors rédigées dans le nord du royaume, sont en cette langue. Il s'agit d'établir la prééminence des vernaculaires sur le latin, langue du pouvoir d'Église. En 1539, l'ordonnance de Villers-Cotterêts évoque quant à elle le « langage maternel français », ce qui tend à faire du français le langage maternel, donc à l'imposer face aux dialectes, manifestant ainsi le rapport étroit qu'il y a entre le pouvoir et le lan-

gage du prince. Mais cette décision entérine un processus plus qu'elle ne le déclenche. Les élites méridionales en France sont bilingues et la langue française est à la fois celle de leur pratique professionnelle et de leur distinction sociale. Toutefois, bien que d'un rang inférieur dans la hiérarchie sociale des usages linguistiques, les dialectes comme l'occitan ou le franco-provençal ne sont pas proscrits de l'espace public ; des livres sont imprimés en ces patois (4 % d'ouvrages imprimés en Occitan à Toulouse entre 1476-1550), des registres de villes ou des cérémonies civiques accordent une place aux dialectes. Sans oublier la prédication.

L'absence d'hégémonie linguistique découle aussi de la difficulté de cerner quelle est la langue du prince. En fait, le souverain n'impose pas sa langue, mais c'est la langue du royaume qui s'impose à lui. Dans son *Institution du prince*, Budé rappelle à François I^{er} que Mithridate parlait autant de langues qu'il avait de royaumes, ce qui n'est pas sans écho alors avec les aspirations du monarque à dominer une part de l'Italie pour ceindre la couronne impériale. L'empereur Charles Quint en parle plusieurs, car il possède diverses couronnes et parce que l'équilibre de la construction politique composite qu'il dirige passe par le respect des principaux idiomes de ses possessions. Dans la péninsule ibérique, les *fueros* catalan ou basque, qu'il s'est engagé par serment à respecter, sont rédigés en ces langues, ce qui n'empêche pas les élites ibériques de maîtriser le castillan.

Même multilingue à la tête d'une tour de Babel, le prince tend cependant à valoriser l'usage d'une langue, celle de sa cour où se croisent des élites venant de toutes les provinces. Castiglione a été confronté, en Italie, à la présence de nombreux dialectes italiens, mais aussi à la présence croissante des Français et des Espagnols dans les organes gouvernementaux. Aussi propose-t-il aux élites traditionnelles de surmonter cette domination politique étrangère, en créant une *koiné* curiale où l'italianité absorbera ces influences étrangères pour mieux les dominer. Pillée, l'Italie doit aussi piller ce que les autres lui apportent pour s'affirmer. De fait, l'italianisme des manières, mais aussi des formes et du langage, se déploie largement dans les cours européennes du XVI^e siècle, suscitant un peu partout un anti-italianisme qui est politique (antimachiavélisme), religieux (antiromanisme et gallican) mais aussi linguistique. En Angleterre, John Cheke et Thomas Wilson critiquent « l'*english italianated* » et souhaitent proscrire toute réminiscence du catholicisme dans l'anglais. Ainsi, pour traduire le grec *episkopos*, qui signifie évêque, Cheke préfère employer *overseer* (surveillant) plutôt que *bishop* qui renvoie à l'ecclésiologie et à l'étymologie romaines. Selon Peter Burke, ce purisme a ici un lien avec le puritanisme. En France, Barthélemy Aneau, dans son *Quintil Horacien* (1550), dénonce la « corruption italique »

et Henri Estienne se fera le pourfendeur de ce français italianisé en 1578, dans son *Nouveau langage italianisé*. Cette corruption du langage est pour eux le symptôme d'une subversion politique et morale du royaume par un pouvoir machiavélique qui se sert des Italiens pour affirmer l'absolutisme, affaiblir la noblesse et bousculer les traditions ancestrales. Ces manifestations de xénophobie linguistique montrent que langue, pouvoir et patrie sont alors loin de coïncider.

3. La recherche de la langue parfaite

Devant cette confusion babylonienne, les humanistes de la Renaissance rêvent parfois d'une langue commune et parfaite. Christophe Colomb aimait rappeler que son prénom signifiait étymologiquement celui qui porte le Christ. Il l'orthographiait Colon, voyant dans cette graphie le présage de sa mission. Bref, prénom et nom déterminaient Colomb à être évangéliste et colonisateur, soulignant le rapport intime entre les mots et la réalité.

Le découvreur est immergé dans un univers où la langue est loin d'être unanimement perçue comme un ensemble de signes conventionnels, mais plutôt comme une convenance appropriée des mots aux choses. « N'a été autrefois la controverse petite entre les doctes », écrit en 1575 Louis Le Roy, « à sçavoir si les mots estoient imposez au plaisir et à volonté des parlants ou par art et raison naturelle ». Le renouveau du platonisme a réveillé un cratylisme qui fait du mot la définition contractée de la chose. Les signifiants ont un rapport ontologique aux signifiés, réalisant une parfaite adéquation du signe, du sens et de la chose. Cette position s'inscrit dans la continuité de la querelle médiévale des universaux et combat le nominalisme qui, à la suite d'Aristote, réduit les langues à des systèmes conventionnels. Or, pour un certain nombre d'humanistes, la langue cèle l'essence cachée des choses. Comprendre l'étymologie et la définition des mots dévoile leur sens. Guillaume Postel a appelé cette recherche de la vérité par l'étymologie « émithologie », terme forgé sur le mot hébreu, « *emeth* », qui signifie la vérité. Même Érasme, qui tient la connaissance des choses pour plus importante que celle des mots, conclut qu'« on ne connaît les choses que par le moyen des mots : celui qui n'a pas de puissance de langage sera nécessairement myope ». La maîtrise de la langue est une étape préalable à la connaissance essentielle du monde. *Verborum prior, rerum potior*.

Cette philosophie du langage s'appuie sur deux mythes, celui de la Genèse, et celui du nomothète exposé dans le *Cratyle* de Platon. Dans le récit biblique, Adam nomme les choses avant d'être exclu du paradis terrestre. Dans son *Traicté des chiffres* de 1587, Blaise de Vigenère estime que le premier homme nomma les réalités avec « de vrais et originels noms,

appropriés et accommodés aux natures des choses, non pas selon une dénomination extrinsèque mais selon une raison essentielle de telle sorte que les propriétés de chaque être correspondent très parfaitement au nom de chaque être ». Dans cette perspective, le monde devient une prose écrit Michel Foucault car tout y est signe, forme et langage. L'être des choses est dans les mots et investir le langage permet de déchiffrer le grand livre du Monde.

Toutefois le péché a occulté cette transparence du langage originel, celui d'Adam assimilé au logos divin. Plongée dans la confusion des écritures et la *confusio lingarum*, dans le chaos babelien, l'humanité a perdu cette langue mère. Mais selon un schéma néoplatonicien, elle en conserve le souvenir et la nostalgie, et recherche cette langue matricielle parfaite, l'*ursprache*. Saint Augustin et saint Jérôme ont cru que c'était l'hébreu. Un texte rédigé vers 1498-1500, l'anonyme colmarien, *Colmarer anonymus*, prétend au contraire que c'est l'allemand, au nom d'une étymologie fantaisiste, *alle* et *manner*, c'est-à-dire tous les hommes, à laquelle souscrit même Beatus Rhenanus. Plus tard, Stevin prétendra que c'est le néerlandais. Chacun voit midi à sa porte.

Cette perte et cette quête de la langue parfaite conduisent alors à s'interroger sur les facultés des langues. Pour certains humanistes, fascinés par la théologie négative, comme Nicolas de Cues ou Bovelles, les mots reflètent les limites de l'entendement humain face à un Dieu qu'aucun terme, positif ou négatif, ne parvient à définir. En ayant dit ce qu'est Dieu et ce qu'il n'est pas, le langage n'est pas encore parvenu à épuiser l'infini de l'être divin qui est tout à la fois innommable et omninominable. Cette approche favorise et légitime tous les langages, tous les signes, aussi bien mathématique que poétique, pour investir l'univers. Peut-être faut-il trouver, comme le suggère Jan Miernowski, dans cette conception du langage le ressort de l'inventivité langagière de certains lettrés comme Rabelais en France. Mais ce dernier, comme Juan de Vergara en Espagne et Ulrich Von Hutten en Allemagne s'inspirent aussi de l'Italien Teofilo Folengo, dont la poésie macaronique mêle latin de cuisine et italien dialectal. Parler sous le régime de la confusion des langues est un jeu, mais n'en continue pas moins d'être une herméneutique du monde qui vise à en dévoiler les mystères, à découvrir les signes et les signatures des choses qui en signalent les parentés et les sympathies plus ou moins secrètes. Fascinés par la polysémie des signes, beaucoup d'humanistes constatent que mots et choses ont des rapports de forme, de qualité et de proximité qui justifient l'emploi massif d'anagrammes, de métaphores et d'analogies. Celles-ci sont l'extension de la signification d'une dénomination au-delà de son application immédiate afin d'établir, dans